

# La déclaration de guerre de 1914

par Maurice Caille (1907-1997)  
concours des patoisants gruériens 1993

Ces jours-là, j'avais juste de sept ans. Des bruits de guerre circulaient dans les journaux et dans la Suisse. Le dernier jour du mois de juillet, nous étions en train de ramasser des cerises. Il y avait en face de la maison du « Clos-Rouiller » un monstre cerisier d'une telle hauteur qu'une grande échelle de 14 échelons n'arrivait pas au-dessus. Il fallait trois hommes pour la soulever et la déplacer d'une branche à l'autre.

J'étais là, avec deux ouvriers que mon père avait engagés pour faner. Il s'agissait de Pacifique et de Démétri. Ceux-là n'osaient pas monter tout en haut. Moi, j'avais déjà une bonne tête. Ils m'envoyaient avant eux. C'est à la pointe de l'arbre que les cerises étaient les plus belles. Bien sûr que j'en mangeais presque autant que j'en mettais dans le panier, ce petit panier rond pour recueillir les cerises que nous pendions par les anses avec une ceinture de cuir. Les deux hommes étaient en dessous de moi. Ils recevaient les noyaux sur la figure. Ils me crient : « Vilain crapaud ! Tu n'as pas bientôt fini de nous bombarder avec ces pépins ? »

Puis, arriva la servante de cure du curé Robadey qui lisait la gazette qu'elle était allée chercher à la poste. Elle nous crie : « C'est la guerre ! C'est la guerre ! »

Les deux hommes n'ont pas eu l'air très étonnés. Cela n'a pas manqué : le lendemain après le dîner les enfants du village d'en haut étaient presque paniqués sur le chemin et voilà qu'arrive Emélie du bistrot toute essoufflée et qui crie : « Il vous faut aller sonner le tocsin. Les allemands ont attaqué la France et ils menacent de passer par la Suisse pour prendre à revers la ligne Maginot ».

Aussitôt dit, aussitôt fait, les garçons sont bien contents d'aller tirer ces cordes. Il n'y avait pas encore le téléphone ici en-haut. On entendait déjà le bruit des cloches de Gruyères, d'Enney, de Grandvillard et de Villars-sous-Mont.

Le secrétaire de commune est venu afficher la feuille de mobilisation. Alors, les faneurs d' « En Ache » des « Petits Plains » et des « Parreyres » arrivent des champs, tout épouvantés. Un cheval avait son collier qui traînait par terre. Les frères Sudan arrivaient de la Chaux de Beauregard (aujourd'hui, on ne la remarque même plus car elle a été replantée). Les femmes pleuraient, les enfants ne savaient pas ce qu'il se passait. Tout le monde était dehors...

En soirée, on voyait des soldats prendre le train. Je ne me souviens pas de ce qui s'est passé après mais il est certain que les femmes se sont mises à traire et à faucher à la faux. En ses temps-là, il y avait dans le village, ni faucheuse à cheval ni à moteur.

Traduit du patois gruérien par Jean Pharisa  
octobre 2017